



La vie de JOSEPH, Berrichon ordinaire

Écrite par lui-même en janvier 2016



Colette et Joseph Brisson (dec.2016)

25 Octobre 1931

Date de ma naissance, à Heugnes, canton d'Écueillé, dans le nord-ouest de l'Indre. Fils d'Émile Brisson, journalier agricole, tondeur de moutons, bouilleur de cru, fabricant de cidre, selon les saisons, et de Gisèle, sans profession, mais maniant l'aiguille sous toutes les façons. De mes ascendants, je n'ai connu que ma grand-mère et mon arrière-grand-mère maternelle ainsi que mon grand-père paternel. De mon arrière-grand-mère, pourtant décédée à 94 ans, je n'ai que peu de souvenirs, mais je les crois assez justes : elle était toujours coiffée de son **caillon**¹ de finette blanche, dont le pourtour était garni d'une légère dentelle, et qu'un **fichu** noir recouvrait.

Ses vêtements aussi étaient noirs, tous, d'un noir grisé par les années d'utilisation. Elle portait un **caraco** à boutons, un jupon de dessus touchant presque terre et un inséparable tablier à poche ventrale. À ses pieds, selon le temps, elle chaussait sabots ou patins². Ce qui m'intriguait le plus, c'était sa façon de faire pipi, quand elle était dehors bien sûr. Appuyée sur son bâton, les jambes écartées, elle se soulageait debout, et comme le jupon était très vague et arrivait aux chevilles, seul un œil exercé remarquait. Avait-elle une culotte fendue, pas de culotte ?

¹ Coiffe

² Pantoufles



Ma grand-mère avait eu six enfants, ma mère étant la benjamine. Son époux, décédé assez jeune, son fils aîné tombé en 14 au Viel Armand, alors elle aussi, comme sa mère, était toujours en noir. Elle avait le pouce droit terminé en moignon, sans ongle, car dans sa prime jeunesse, suite à une piqûre d'épine, un panaris soigné avec les moyens de l'époque avait entraîné la putréfaction de la première phalange, dont l'os était tombé à cette occasion. Elle n'avait pas sa pareille pour faire une tarte aux *barriaux*³, des *rousseroles*⁴ ou de la galette *feuillée*⁵. Elle savait chauffer le four avec des *bourrées*⁶ de sarment, pour sécher prunes et poires, rangées ensuite au grenier dans des *boutrounes*⁷. Sans être bigote, elle ne se serait pas endormie avant d'avoir égrainé une dizaine de son chapelet aux boules de buis, embrassant la médaille une fois sa prière terminée. Mon grand-père, paternel, ai-je dit, se considérait lui plutôt rouge. Cela n'avait que peu d'importance, ils ne se rencontraient pas souvent. Quand son épouse est décédée, il a quitté son fermier et est allé se louer dans d'autres fermes en tant que *bricolin*⁸ d'abord, puis comme vacher, jusqu'à plus de 80 ans. Il confectionnait de nombreux objets utiles, paniers, *resses*⁹, dessous de plats, que ce soit en *ouaisis*¹⁰, en *noisetière*, voire en châtaigner ou en *ouaiches*¹¹.

De nos jours, on parle beaucoup de précarité, de seuil de pauvreté, de surcharge de travail. Bossier jusqu'à plus de 80 berges, uniquement pour pouvoir manger et s'acheter un peu de tabac à chiquer, on appellerait ça comment maintenant ? Et puis souffrir d'un pouce qui pourrit, de chicots de dents qui ne vous laissent pas dormir, d'une péritonite qui vous emporte, on dit quoi actuellement ?

Septembre 1936

Début de scolarité, avec Mme Destouches, épouse du président départemental des anciens combattants. Et c'est dans la classe de son époux que je suis arrivé quelques années plus tard. Monsieur Destouches, quand il était assis à son bureau, se tenait souvent la tête à deux mains. Il avait été blessé durant la guerre de 14/18 et en souffrait beaucoup. Ensuite, jusqu'au certificat d'études, j'ai eu Monsieur Ball. Il arrivait d'Alsace avec sa famille, fuyant l'invasion allemande. Dans l'école des filles, il y avait deux élèves, Marie Rose et Marguerite Debaisieux, dont les parents, fermiers dans le Nord, avaient aussi atterri dans notre Berry, avec chevaux, charrettes, mobilier, etc. eux non plus n'avaient pas voulu subir le régime hitlérien, abandonnant tout. Des migrants quoi. Nous disions que c'était des réfugiés.

³ Tarte aux pruneaux, quadrillée de barre de pâte

⁴ Pâtisseries frites

⁵ Feuilletée

⁶ Fagots

⁷ Récipient fait de boudins de paille torsadée de forme ovoïde

⁸ Homme à tout faire

⁹ Grand panier creux muni de deux anses à chaque extrémité

¹⁰ Osier

¹¹ Rouaiches : Plante aux feuilles longues et coupantes qui pousse dans les endroits humides et argileux



Cette guerre de 39/45 justement, j'en ai retenu quoi ? Tout avait commencé ce soir de septembre 1939, quand, au sortir de l'école le tocsin s'est mis à sonner (le sacristain sonnait le tocsin seulement dans des cas extrêmes incendie, orage et donc déclaration de guerre. Pour ce faire, il montait dans le clocher et avec un marteau il frappait une des cloches, ce qui produisait un son inhabituel). Comme l'école jouxtait la mairie, avec Monsieur Destouches en tête, nous sommes sortis pour constater qu'une affiche de mobilisation générale était déjà en place et enjoignait tous les hommes à suivre les indications portées sur leur livret militaire. Quel branle-bas, que de regards tristes ! Dans les jours qui ont suivi, on a vu défiler, musette sur l'épaule, allant prendre le train, la plupart des hommes valides de la commune.

Rien de temps après ce sont les chevaux, réquisitionnés pour la même cause, qui montaient dans les mêmes wagons sur lesquels étaient inscrits : « Chevaux en longs Hommes debout 40 ». Tout le monde pensait que cela n'allait pas durer longtemps. Mais ça a duré. Et il a bien fallu s'organiser, sans les chevaux, sans les hommes. Certains, dans les plus vieux, se voyaient en train de ressortir les jougs, de faire châtrer les taureaux pour en faire des bœufs, de modifier les attelages des charrettes, que de travail !

Et puis la France est passée sous occupation allemande, partiellement. L'Indre se trouvait, normalement, en zone libre, mais à Heugnes les *boches*¹² s'étaient installés. Ils avaient construit tout un ensemble de pylônes, de maisons en bois, de tranchées avec emplacements de mitrailleuses au lieudit La Pyramide. Ils ont brûlé tout cela en août 44 avant que ce soit opérationnel. Des civils, inconnus, travaillaient sur ce chantier. Chez nous, une chambre avait été réquisitionnée pour en loger deux. Souvent, quand ils rentraient le soir, vidant leurs poches, ils me donnaient des pointes, quel bonheur ! Assez fréquemment de nombreuses vagues d'avions remplissaient le ciel et il nous est arrivé d'entendre des bruits de bombardement. Plusieurs fois nous les avons vues larguer des réservoirs additionnels. L'un d'eux étant tombé près de chez nous, j'avais récupéré un peu de carburant qui a dû garnir la lampe Pigeon, ainsi qu'une petite surface d'aluminium avec laquelle j'ai fait deux couvercles de casserole. Les restrictions, ça apprend à faire feu de tout bois.

¹² Terme péjoratif pour désigner un soldat allemand ou une personne d'origine allemande, utilisé de la Première Guerre mondiale jusque bien après la Seconde Guerre.



Juillet 1941

Premier emploi, comme vacher, durant les vacances scolaires. Eh oui, mon père étant prisonnier de guerre, ma mère m'avait placé ainsi. La plupart de mes semblables étaient logés à la même enseigne. Nous ne gagnions que notre nourriture, mais à cette époque c'était déjà beaucoup. Pourtant, nos tâches étaient nombreuses et variées : conduire et surveiller les bêtes aux champs bien sûr, mais aussi en même temps, écosser des haricots, ramasser de l'herbe pour les lapins, cueillir des fruits pour faire de la boisson, etc.

À la ferme, on devait aider à tasser le foin sous les *chabiattes*¹³ participer à la traite du lait, faire la litière de l'étable, attacher et donner à manger aux chiens, surveiller le feu du fourneau où cuisaient les patates aux cochons (ah ce qu'elles étaient bonnes, toutes chaudes, ces « Abondances de Metz »¹⁴), remettre de l'eau dans le fût à boisson, que sais-je encore ? Jamais nous ne restions inactifs. Nous n'étions pas maltraités pour autant, loin de là, mais il en était ainsi cette situation a perduré, chez deux fermiers différents. Petite anecdote sur la traite des vaches quand on a dix ans, qu'on a les mains à peine assez grandes pour empoigner un trayon de Normande et que l'on vous demande d'en faire sortir du lait, ce n'est pas gagné d'avance. Avec de la persévérance, on y arrive. Mais c'est très fatigant. De par ma nature inventive, j'avais découvert qu'en introduisant un brin de paille de quelques centimètres de long dans le trayon (après avoir au préalable ramolli une extrémité), le précieux lait coulait tout seul. Et avec une paille plus longue, dans le seau, j'aspirais. Oui, mais ! Car il y avait un mais : quand la vache courait, ça pissait des quatre tétines. Une fois de plus : idée négative. Aux vacances 1944, j'ai gardé les vaches jusqu'à la St Martin (le 11 novembre), bien que ce soit l'année scolaire du certificat d'études. À cet âge, je voulais être sabotier (il y en avait trois dans la commune) ou bien charron (ils étaient deux), alors que mon *maître d'école*¹⁵ aurait préféré me voir continuer les études. Qui avait raison ?

Septembre 1945

Entrée en apprentissage de menuisier, à Ecueillé, pour deux ans et demi. J'avais à peine 14 ans et j'ai embauché en culotte courte. Heugnes /Ecueillé : 11 kilomètres. Moyen de transport : le train vapeur à voie métrique Le Blanc/Argent qu'il fallait presque pousser quand les rails étaient givrés ou enneigés. Premier travail le lundi de mon embauche : un cercueil. Je n'avais pas pensé à ça tenir le bout des planches ne m'a pas posé problème. Le lendemain soir, à la nuit tombée, il n'en a pas été de même, charger le cercueil tout frais encaustiqué sur la charrette à bras, puis aider à faire la mise en bière de la vieille dame Charreault (pensez bien que je m'en souviens !) en la portant par les pieds. Moi qui n'avais jamais vu un mort, là, ça m'a fait drôle. Vous faites faire ce boulot à un môme de 14 ans maintenant, vous vous retrouvez en tôle pour le reste de vos jours. Donc j'allais travailler par le train. Aller le lundi matin, retour le samedi soir. Mes parents (mon père était rentré du Stalag 3A depuis le mois de mai) m'avaient trouvé un hébergement chez l'habitant et je restais à Ecueillé toute la semaine.

Mais prendre le train, cela raccourcissait le temps de présence à l'atelier, ce qui ne satisfaisait pas mon employeur. Il est intervenu auprès du maire de sa commune, afin qu'il me soit délivré un bon de vélo. En ce temps, il fallait des bons ou des tickets pour obtenir pratiquement tout ce qui faisait besoin, que ce soit l'alimentation, les vêtements, le tabac et tout et tout.

¹³ Sous-pentes de toit dans les greniers

¹⁴ Espèce de pomme de terre

¹⁵ Instituteur



Et j'ai eu mon vélo. Il m'a été très utile. Surtout pour faire des conneries avec. L'atelier de mon patron n'était pas très grand, mais nous n'étions que tous les deux pour l'occuper et des machines-outils il n'y avait qu'une combinée et une scie à ruban. Et toutes les deux ce n'était pas des monstres. La combinée permettait quand même de faire des mortaises, dégauchir et raboter, et toupiller sur arbre horizontal.

Dans un grand placard, étaient rangés, poussiéreux, d'anciens outils manuels : bouvets, outils à plate-bande, guillaume, guimbarde, doucine, moulures et autres la plupart avaient un trou sur le devant, ce qui permettait d'y fixer une ficelle, à seule fin de se mettre à deux pour travailler : un qui tenait l'outil et qui le poussait, et l'autre qui tirait. L'apprenti évidemment. Deux établis occupaient le milieu de l'atelier. De même taille. Aucune importance, j'étais plus grand que mon *singe*¹⁶. Dans la partie basse des établis (le caisson), il y avait là, la varlope, le riflard, les guillaumes (de fil et de bout), différents trusquins, maillet, valet, boîte à coupes, etc. C'est avec ça que j'ai eu mes premières ampoules, il fallait en passer par là. Maintenant, avec les machines à commande numérique, les *poulettes*¹⁷, c'est du passé. La cheminée, pour faire chauffer la colle, la meule à eau à pédale pour affûter. Les scies (à refendre, à chantourner, à araser, à tenonner), toutes pendues au mur, et puis, et puis... Et puis je ne vais pas vous faire un cours de menuiserie non ?



La Terrot P110

Septembre 1950

Conseil de révision : bon pour le service, même moi, bâti comme un fil de fer. C'était bien ainsi, car un conscrit réformé était réputé de mauvaise santé et n'avait pas beaucoup de succès auprès des filles, fut-il beau garçon.

Avril 1952

Service militaire. Dix-huit mois d'une traite au Maroc, dans le 5e régiment de tirailleurs Sénégalais. 6 mois de classes à Fès, suivis de 6 mois à El Hajeb comme instructeur, pour en terminer fourrier, de nouveau à Fès dans cette fonction, j'ai eu pour m'aider, d'abord Yao Amani, puis Ouassara Soro, deux gaillards super sympas, noirs bien sûr. C'était pour eux un plaisir de faire mon lit, cirer mes croqueneaux, laver et repasser mes habits. De mon côté, j'écrivais pour eux les lettres qu'ils envoyaient à leur famille. Je leur lisais aussi celles qu'ils recevaient du Sénégal. C'était du genre : moi, j'ai attrapé *mouso* (une fille) pour toi dans la brousse À Fès, à l'intérieur de la caserne, il y avait un petit secteur réservé à Maman Zoubida, et c'est là que Aïcha, Arkäïa, Zora et quelques autres proposaient leurs tendres services. L'établissement était plutôt

¹⁶ Patron

¹⁷ Ampoules



destiné aux soldats africains, mais il m'est arrivé d'y croiser le colonel. Afin de prévenir de possibles infections, un appelé assurait une permanence et « vaccinait » systématiquement tout candidat aux ébats.

Octobre 1953

Retour au pays et retrouvailles avec ma "**bonamie**", (un garçon c'était aussi un **bonami**). Seulement, quand on a vingt ans, dix-huit mois à attendre, seule, c'est long. Alors son beau-frère l'avait si bien divertie, que mon retour n'a pas été comme je l'espérais. Heureusement pour moi, ça se voyait.

Avril 1954

Mes parents avaient des voisins dont le mari avait lui aussi été prisonnier en Allemagne. Avec mon père, chaque année, ils allaient au congrès des anciens P.G. tantôt dans une ville, tantôt dans une autre. Lors de ces rencontres, notre voisin, charron de son état, avait sympathisé avec un menuisier du Pont-Chrétien, qu'il appelait Monsieur Pichenet, du même nom que le commandant des sapeurs-pompiers de l'Indre du moment. Ce monsieur recherchait un ouvrier. Nos voisins ont fait les présentations, et en cyclomoteur, un beau matin de printemps, j'ai débarqué au bord de la Bouzanne. À partir de ce moment, j'ai connu des joies profondes, mais vécu aussi une période douloureuse et difficile. Je la passe sous silence.

Janvier 1961

Je m'installe à mon compte, ponceur de parquets, puis peu de temps après comme menuisier, formant des apprentis, employant des ouvriers. Encore à cette époque nous fabriquions presque tout dans une maison, des portes aux fenêtres, de la charpente aux planchers, et pour les occupants, du berceau au cercueil, en passant par la table avec ses bancs, les lits et les armoires, la selle à laver et son battoir. Sans machines à commande numérique. Mais avec machines quand même, mais pas beaucoup plus modernes que du temps de mon apprentissage.

Décembre 1991

Je prends ma retraite d'artisan, donc à soixante ans, alors que je l'attendais à soixante-cinq (grâce à François¹⁸).

Janvier 2016

Merci, Madame, la Chance. Je suis toujours là, au Pont Chrétien, heureux de vivre et d'être arrivé sur terre au bon endroit et au bon moment. Ma page, comme ma vie probablement, est presque remplie, il en est très bien ainsi.

¹⁸ François Mitterand



Chanson composée en 2014 par Joseph à l'occasion du
repas des anciens

LES VIEUX QUI ONT D' L'ÂGE

Sur l'air des **sardines** de Patrick Sébastien

Octobre 2014

Couplet 1

Passer un bon dimanche,
C'est chouette, c'est chouette,
Quand on a une salle,
Parfaite, parfaite,
Des élus généreux,
Qui r'gardent pas la dépense,
Et un cuistot fameux,
Qui fait d'la bonne bectance,
Alors on se retrouve,
Au moins une soixantaine,
On raconte des histoires,
On chante à perdre haleine:

*Ah mais qu'est ce qu'on est bien
Dans not' tite salle des fêtes
Nous les vieux qui ont d'l'âge
Nous les vieux qui ont d'l'âge
Ah mais qu'est ce qu'on est bien
Dans not' tite salle des fêtes
Nous les vieux qui ont d'l'âge
Mais qui se croient encore gamins*

Couplet 2

Au Pont Chrétien naguère,
Une salle, une salle,
Pour en trouver une grande,
Que dalle, que dalle,
Y avait chez La Riquette,
Y avait chez L'Hospital,
Mais comme la mairie,
C'était tout riquiqui.
Puis l'château s'est vendu,
Le Maire a sauté d'sus,
Alors depuis c'temps là,
On chante à tours de bras:

Couplet 3

Il y a des communes,
À l'aise, à l'aise,
Qui ont des salles des fêtes
Balèzes, balèzes
Mais nous on a d'la chance,
On paye pas cher d'impôts,
Si not' salle n'est pas grande,
À Chab'net y a l'château.
Pour les grands évènements,
On veut bien nous l'prêter,
Mais dans not' p'tit Broutet,
Y a qu'là qu'on peut chanter:

Couplet 4

Ce serait peut être bien,
J'me d'mande, j'me d'mande,
Qu'un jour on ait une salle,
Plus grande, plus grande.
Quand nos quinquagénaires,
Aurons soixante dix ans,
Not' salle elle s'ra trop p'tite,
Ils ne logerons pas d'dans.
Adieu l'repas des vieux,
Bernique la belle journée,
Assis d'avant leur télé,
Ils n'aurons qu'à chanter:

*Ah mais qu'est ce qu'on s'rait bien
Dans une grande salle des fêtes
Nous les vieux qui ont d'l'âge
Nous les vieux qui ont d'l'âge
Ah mais qu'est ce qu'on s'rait bien
Dans une grande salle des fêtes
Nous les vieux qui ont d'l'âge
Mais qui se croient toujours gamins*